

NUISETTE UTOPIE

TEXTE DE MURIEL HOLTZ

Autrice compositrice interprète, Lassalle

Nous sommes en nuisette, en pagne, en pyjama,
nos costumes de scène sont au placard depuis des mois,
concerts déprogrammés, spectacles annulés,
trop de rimes en é, fades et asséchées.
Et puisque cela dure, puisque le vacarme des chiffres
remplace et censure la couleur des musiques,
puisque l'étendard de la santé étend l'art sous le pavé,
nous resterons en nuisette encore plusieurs semaines.
Mais qu'on ne s'y trompe pas : chaque jour nous travaillons,
nous affûtons nos rimes, nous aiguisons nos armes.
Nous : chanteuses, musiciennes, poétesses et écrivaines
défendrons nos passions sans fard ni maquillage.
Dans ce silence forcé, nous plongeons en nous-même
nous enlevons les couches ambitieuses et bavardes
nous revenons au souffle, nous écoutons les arbres
nous creusons des sentiers pour danser en secret.
Nos micros sont éteints mais nos oreilles écoutent
le silence mortifère des étoiles en plastique
et la glace qui fond requiem antarctique.
Alors nos convictions s'affûtent et s'arc-boutent.
Si l'on nous interdit de chanter en plein air
de jouer dans les rues, de livrer nos poèmes
nous plantrons dans la terre d'authentiques pamphlets
des mousses d'utopies contagieuses et intègres
Si l'on nous interdit de jouer sur les scènes
de brancher nos micros, nos sonos et nos câbles
nous organiserons des festin de rêves
d'espoirs et de combats autour d'une simple table.
Si tous ces interdits ne cessent d'être dictés
par des technocrates qui détruisent les ressources
courent vers le profit en se moquant de tous,
Alors nous cesserons de les écouter.
Et nous désobéirons.
Nous deviendrons sorcières, sauvages et guerrières
nos mots seront nos lances, nos rimes seront nos armes
Nous poserons partout des théâtres éphémères
nous embrasserons l'art en nuisette ou en pagne.
Nous lancerons nos voix pour êtreindre la vie
nous frapperons le sol pour honorer la mort.
Nous serons poésies, nous tresserons les âmes
nous embraserons tout en nuisette ou en pagne.
Nous serons amazones prêtes à couper nos seins
pour mieux pointer nos flèches vers un nouveau destin.
Et nous viserons dans le mille.
Parce qu'il n'y a pas d'autres choix,
pas d'autres chemins, aucune autre cible
que celle d'offrir à nos enfants
un monde qui chante
une rivière pure
une terre vivante
et fertile.
Résister c'est créer.
Créer c'est résister.

LETTRE À MON FILS & À LA GÉNÉRATION OREILLE FINE ET ŒIL PERÇANT

TEXTE DE MURIEL HOLTZ

Autrice compositrice interprète, Lassalle – Retrouvez le texte en intégralité sur son site

Toi mon gamin, mon enfant, mon fiston,
toi mon grand, mon plus grand que moi maintenant,
toi qui t'apprêtais à prendre ton élan
à découvrir de nouveaux horizons
Te voilà ici, coincé, perché dans le salon, en train de laver tes masques recyclables.
Toi qui me dis hier soir
« Vous avez bien profité, mais nous, on est coincé »
Écoute-moi encore mon grand, mon gamin, mon enfant, jeune adulte naissant
écoute moi un tout petit instant.
Ton adolescence sans fête, sans bises, sans tendresse et sans manifs
ce n'est pas de cela dont j'ai rêvé pour toi.
Qui en aurait rêvé ? Et pourtant ...
Aucune des minutes de ce confinement n'est perdue.
Aucune des secondes de ton adolescence n'est gâchée
Ton esprit s'aiguise, ta conscience politique s'affirme,
ton regard sur le monde se construit, patiemment.
Toi et tes copin·e·s vous grandissez masqué·e·s. Ok.
Mais vos yeux sont grands ouverts. Vous êtes donc la génération œil perçant.
Alors dis-moi, qu' observes-tu tout autour de toi, que vois-tu ?
Sais-tu distinguer en un clin d'œil un mensonge d'une promesse ?
un désir d'un espoir, un coup de sang d'un coup de gueule ?
Vos mots sont étouffés, vos bouches sont voilées. Ok.
Mais vos oreilles sont grandes ouvertes. Vous êtes la génération oreilles fines.
Alors dis-moi, est-ce que tu entends la musique du monde à venir ?
Est ce que tu perçois l'hymne d'un vent nouveau et le changement de tempo ?
Tu réalises la chance que tu as ? Tu peux faire ce qui te plaît !
Alors vas-y fonce ! Apprends à être libre.
Prends la liberté là où elle est, au fond de ton cœur
au creux du silence, à la cime de l'attente.
De toutes les crises naissent les plus fabuleuses transformations
ton corps le sait et ton esprit aussi
Alors sois-en certain, de cette crise vous sortirez plus forts,
vaillants, téméraires et altruistes.
Comment pourrait-il en être autrement ?
Jeunes d'ici et maintenant, génération œil perçant et oreille fine
aujourd'hui est le début, aujourd'hui est le commencement.
Demain tape à votre porte, demain a besoin de vous.
Ce sont vos espoirs qui créent le monde
vos pas unis qui le féconde., Alors allez-y, foncez !
Déployez vos idées et contaminez tout
de vos désirs les plus fous,
de vos plus belles aspirations.
Alors la colère deviendra courage
l'ennui deviendra sagesse
la solitude deviendra solidarité
l'individualisme deviendra collectif.
Comment pourrait-il en être autrement ?
Vivez, vivez deux fois plus fort
gavez-vous d'intensité
apprenez tout, riez de tout
et contentez vous de peu.
Bâissez votre monde, rêvez-le, rêvez-le fort
alors il deviendra tel que vous le souhaitez.
Comment pourrait-il en être autrement ?

JOUER ENFIN, DEHORS, DEBOUT ! CHANTER A NOUVEAU !!

TEXTE DE MURIEL HOLTZ

Autrice compositrice interprète, Lassalle

Reprendre le spectacle, après six mois d'interdiction de jouer, c'est comme retrouver un amour qu'on n'avait pas vu depuis longtemps.

C'est appréhender les retrouvailles, être en même temps impatiente et stressée, c'est réaliser qu'on y est arrivé, à faire sans, sans lui, sans elle, qu'il y a plein d'autres personnes et d'autres choses à faire sur cette terre...

Puis, quand vient le moment du face à face, le moment où les voilà à nouveau, l'amour ou le jeu, les yeux de l'amoureux ou ceux des spectatrices, quand les voilà à nouveau...

Ça fait trembler si fort qu'on se demande comment c'est possible d'avoir cru une seule seconde que ça ne manquait pas ; comment c'est possible d'avoir douter que c'était nécessaire, que ça faisait partie des choses indispensables.

Et après ?

Après, c'est fondre dans les bras du spectacle comme on fond dans les bras de l'amour, c'est parcourir les rues ensemble, c'est rire et pleurer pour rien, c'est chanter face au ciel, c'est se dire que c'est cela l'essentiel, l'amour et l'art comme piliers de poésie, piliers d'humanité.

Et ensuite ?

Ensuite c'est fermer les yeux quelques secondes pour se souvenir, pour ne pas oublier comme ça a manqué et comme c'est bon de se retrouver, et pour se promettre de tout faire pour que rien ne vienne bâillonner ni l'amour, ni les caresses, ni les chants, ni les textes.

REGARDONS LES CHOSES EN FACE

TEXTE DE HERVÉE DE LAFOND

Théâtre de l'Unité

Les scientifiques nous disent que cette pandémie va durer peut-être même ne pas s'arrêter et que probablement d'autres sont à venir et plus terribles encore.

Il est possible que cette catastrophe fasse disparaître les grands festivals de musique et de théâtre et que les théâtres ne rouvrent jamais.

En Corée, il existe 3 mots pour désigner le théâtre :

Un qui désigne le bâtiment : Kuk -Jang

Un qui désigne l'œuvre : Yeon-Kuk

Un qui désigne la représentation : Kong-Yeon

En ce moment les théâtres (Kuk-Jang) sont fermés, il n'y a pas de représentations (Yeon-Kuk) ils restent les œuvres (Kong-Yeon)

Nous sommes obligés de nous poser la question : allons nous assister à la mort d'un certain théâtre, celui qui se joue dans le Kuk-Jang le bâtiment « théâtre ».

Un sondage dit que les français à qui on demandait quel était le métier le plus utile, ont répondu à 98% : les métiers de la santé, et quel était le métier le plus inutile à 91% ils ont répondu : artiste.

Une claque de plus dans notre face ! Qu'avons nous fait pour nous mettre à ce point en marge de la société ?

Peut-être cette pandémie est-elle une occasion unique de remettre tout à plat et d'envisager d'autres manières d'écrire et de jouer du théâtre.

Comme nous ne faisons rien, nous sommes tous débordés, bien entendu, mais ce grand moment de vide devrait être propice à une réflexion collective.

On me dit, mais Hervée qu'est-ce que tu proposes ?

Rien en fait, je suis perdue comme tout le monde, je crois juste en l'intelligence collective.

Macron a réuni des artistes pour discuter et réfléchir à comment réagir, sauf que pour représenter le THÉÂTRE il a réuni des acteurs, directeurs, metteurs en scène de Kuk -Jang (bâtiment théâtre) comme s'ils pouvaient représenter tout le théâtre français, ils ne représentent qu'eux mêmes, la France est drainée par des centaines de troupes qui jouent hors du bâtiment : dans des champs, des forêts, des friches, des tunnels, des ex usines, des bus, des bars etc... ça s'appelle le tiers théâtre comme en 1789 le tiers état.

Il faudrait donc organiser les vrais Etats Généraux du Théâtre en n'oubliant personne, ni ceux qui jouent dans les bâtiments ni le tiers théâtre et il faudrait discuter longtemps pour inventer pour changer ensemble ce que cette pandémie nous intime de changer (tiens, on ferait ça le 4 août, ce serait rigolo)

Voilà, je n'ai pas d'autres idées pour l'instant, je contemple juste la catastrophe à venir et je voudrais qu'on la prenne de vitesse.

OUVRE TOI

TEXTE DE PERINE FAIVRE

Cie les Arts Oseurs, Octon - [Retrouvez le texte en intégralité sur la page facebook de la Cie](#)

Ouvre toi

Rends-moi la haine, les sentiments, le malaise, le double sens, les genoux qui tremblent, les
jambes coupées, les éclats de rire de la dame du 3ème rang
Rends-moi les absents les absentes les oubliés de l'histoire les invisibles les reclus les
débats les combats les injustices les réhabilités les fous les reconnus et Camille Claudel
Rends-moi les mots les chuchotements les cris les hurlements dans la nuit les discours
célèbres les déclarations d'amour les poursuites les films d'horreurs, rends moi mes terreurs
Rends- moi la société qui change avant qu'elle ne change vraiment
Rends-moi les coups à boire sur la terrasse du café d'à côté, l'amie qui me ramène en voiture
et la discussion infinie en bas de chez moi le moteur allumé
Rends-moi toutes les fois où je suis venue seule, rends-moi, si elle est libre, la place, l'unique
fauteuil du centre de la salle, rends le moment volé à la vie qui s'écoule, au fracas du monde
extérieur, expulse-moi encore une fois sur le trottoir ensoleillé les yeux plissés ébahie de ne
plus savoir où je suis et peut-être même qui

Ouvre toi

Tends moi le miroir de notre histoire
Rejoue moi Lascaux en image animée
Ramène moi dans la grotte
Ne me laisse pas à la porte
Dis moi qui je suis
Fais de moi un homme, une femme debout capable de se regarder dans les yeux
Face au grand écran, entourée de mes semblables
Même pas peur et toujours vivante
Ouvre tes portes
Laisse moi m'asseoir dans tes entrailles
Que je ne t'oublie pas
Jamais
Mon cinéma

LETTRE A MADAME LA MINISTRE

TEXTE DE PHIA MENARD

Cie Non Nova, Nantes

Madame la Ministre,

Je crains que nous ayons saccagé le patrimoine Mme la Ministre ! C'est fou comme les pierres sont fragiles, comme les portes vieillissent mal et les fauteuils souffrent. Ne parlons pas des moquettes et des ors qui ne savent plus comment se soigner !

Jamais plus ridicules ne pouvaient être les mots d'une Ministre. Oui les bâtiments souffrent d'être abandonnés, sans vie ! Le malaise est grand dans cette f**king déclaration qui nous dit toutes les pensées d'un gouvernement. Des théâtres, ils en feraient des musées, un patrimoine que l'on peut faire estimer, imaginer à la vente, à la culbute de cash.

Le théâtre, c'est une grotte, un trou noir, un mur des fusillés auquel des humains font face. Un lieu sans valeur vide mais une fois investi des humains et de leurs questions, convoque les émotions les plus intenses. Ce n'est pas un patrimoine mais un terrier des humeurs sans filtre, de l'adresse du direct, des clair-obscur. Le lieu où s'exprime l'indécence autant que la grâce d'un même geste sous les critiques d'un public consentant.

Il y a patrimoine dans l'exercice du partage, du dialogue, de l'interrogation, dans l'étrange et l'inconnu qu'est une représentation.

La Bâtisse de la rue de Valois est fort belle, c'est de la vieille pierre que la jeunesse n'envie pas.

Dans le sang des artistes il y a des messagers d'intenses désirs, l'adrénaline qui décuple les émotions. Ce petit quelque chose d'immatériel qui nous empêchera toujours d'abandonner. Le grondement s'étend et il ne s'arrête pas à des murs.

Réouverture

Année Blanche

Retrait de la réforme

...

DANSER ENCORE

TEXTE DE HK ET LES SALTIMBANQUES

Nous on veut continuer à danser encore
Voir nos pensées enlacer nos corps
Passer nos vies sur une grille d'accords
Oh, non non non non non non
Nous on veut continuer à danser encore
Voir nos pensées enlacer nos corps
Passer nos vies sur une grille d'accords

Nous sommes des oiseaux de passage
Jamais dociles ni vraiment sages
Nous ne faisons pas allégeance
À l'aube en toutes circonstances
Nous venons briser le silence

Et quand le soir à la télé
Monsieur le bon roi a parlé
Venu annoncer la sentence
Nous faisons preuve d'irrévérence
Mais toujours avec élégance

Nous on veut continuer à danser encore
Voir nos pensées enlacer nos corps
Passer nos vies sur une grille d'accords
Oh, non non non non non non
Nous on veut continuer à danser encore
Voir nos pensées enlacer nos corps
Passer nos vies sur une grille d'accords

Auto-métro-boulot-conso
Auto attestation qu'on signe
Absurdité sur ordonnance
Et malheur à celui qui pense
Et malheur à celui qui danse

Chaque mesure autoritaire
Chaque relent sécuritaire
Voit s'envoler notre confiance
Ils font preuve de tant d'insistance
Pour confiner notre conscience

Nous on veut continuer à danser encore
Voir nos pensées enlacer nos corps
Passer nos vies sur une grille d'accords
Oh, non non non non non non
Nous on veut continuer à danser encore
Voir nos pensées enlacer nos corps
Passer nos vies sur une grille d'accords

Ne soyons pas impressionnables
Par tous ces gens déraisonnables
Vendeurs de peur en abondance
Angoissants, jusqu'à l'indécence

achons les tenir à distance
Pour notre santé mentale
Sociale et environnementale
Nos sourires, notre intelligence
Ne soyons pas sans résistance
Les instruments de leur démence

Nous on veut continuer à danser encore
Voir nos pensées enlacer nos corps
Passer nos vies sur une grille d'accords
Oh, non non non non non non
Nous on veut continuer à danser encore
Voir nos pensées enlacer nos corps
Passer nos vies sur une grille d'accords

NOUS ÉTIIONS DIX, NOUS ÉTIIONS CENT

TEXTE DE MURIELLE HOLTZ

Autrice compositrice interprète, Lassalle

Nous étions dix, nous étions cent. Sur le bitume, sur le pavé. Le soleil avait sorti sa plus belle robe et nos yeux impatients. Nous étions dix, nous étions cent et nous avons marché. Cortège vibrant et foulant le pavé. Les trompettes pour claquer dans les rues. Éclatantes vibrations.

Nous étions cent et puis deux cents à fouler le pavé. Et nous avons marché. Marché jusqu'à la place. Parce que c'est toujours sur une place que tout démarre. Et tout a démarré. La musique s'est dépliée, sortie de son nid, sortie en pied de nez. Investi les rues et les oreilles, réchauffé l'hiver. Sortie par derrière. Dessiné le printemps.

Nous étions vent et puis trois cents et nous avons dansé. Dansé debout. Debout. Parce que c'est en étant debout que tout commence. Quand nous prenons place et que nous sommes debout.

Nous étions sang ou quatre cents. Debout. Et comme toujours, quand tout démarre, que le monde est debout, je cherche un perchoir.

Nous étions cent ou bien cinq cents. Et je l'ai trouvé, trouvé un banc pour m'y percher. C'est là que toi tu es arrivé, tenant à peine sur tes deux jambes, en quête comme moi. D'un banc. Pour t'y asseoir.

Nous étions cent ou bien six cents quand Piazzolla a pris la place. Dans les baffles dressées, le maestro s'est installé. C'est là que nous nous sommes tous assis. Toi sur le banc et moi aussi. Cercle de corps et de yeux réunis. Devant nous ils étaient deux. Deux qui se sont mis à tanguer.

Alors le temps s'est mélangé. Tous les pas perdus, les pas impatients se sont glissés dans les deux paires de souliers dansants. La liberté et la contrainte se sont fait face, les désillusions et les espoirs se sont roulés des pelles. Le passé, le futur n'ont fait plus qu'un. Pendant qu'Astor l'immortel continuait de jouer.

C'est à cet instant là que tu as pleuré. Tes yeux tout mouillés. Toi le grand homme du banc tout à côté. Tu as pleuré. Et tu as dit « ça me touche, ça me touche. J'étais danseur pendant quinze ans et ça me touche. » Et tous nous étions touchés. Par la musique infernale de Piazzola, par les corps qui s'accrochaient l'un à l'autre sans jamais tomber, par nous tous, ici, dehors, enfin.

Nous étions cent, nous étions huit cents et toi tu as pleuré. Tes pleurs ont coulé sur le bitume, ont rejoint les rigoles, ont emporté nos peurs. L'écorce de nos espoirs a grimpé les platanes et s'est accrochée tout à la cime. Les inquiétudes sont devenues certitudes et les peines sont devenues des phares.

Pas à pas nous reconstruirons des places vibrantes. Pas à pas nous danserons sur le bitume. Pas à pas nous reconquerrons la plaine, nous chanterons dans les micros et ferons valser les arbres de la place Salengro. Tes guibolles branlantes et le regard un peu soul, face au banc tu t'es mis à danser. Nous avons tous dansé. Nous étions cent et même neuf cents, et la place et nous ne faisons qu'un, et tout dansait. Tous debout, micro en porte-voix et notes en bandoulière.

À un moment tu as disparu. Je ne t'ai plus revu. Toi qui as osé pleurer pour nous tous. Parce que maintenant, nous le savons : nous ne sommes pas seuls, nous sommes dix, nous sommes cent, nous sommes huit cents, nous sommes mille et même plus qui feront pousser la musique, les poèmes et la danse à travers le bitume. Et nous reviendrons nous percher sur ton banc. Et toi tu seras là, et tu pleureras, tu pleureras le temps qu'il faudra.

ET L'ESSENTIEL, ALORS !

TEXTE DE EMMANUELLE PAYS

Photographe

"Parce qu'on ne peut pas laisser à d'autres le droit de définir ce qui nous est essentiel,

Parce qu'on ne peut pas vivre sans beauté,

Parce qu'on ne peut pas nous enlever notre liberté de ressentir et de l'exprimer de mille manières, nous nous mobilisons pour unir notre joie de vivre, de créer et de partager !

Depuis plus d'un mois maintenant, l'idée a germé d'unir nos forces pour manifester notre besoin de lien humain, notre besoin de vie, de couleurs, notre besoin de se retrouver pour créer.

Par nos pratiques amateurs ou professionnelles, nous voulons renouer avec ce qui nous fait vibrer : chanter, danser, jouer, dessiner, peindre, se voir, se sourire, partager.

Nous voulons que les sourires renaissent, redonner de la couleur à la vie.

Nous, femmes, hommes, enfants venus d'ici et d'ailleurs, artistes, créateurs, artisans de la terre et du vivant, nous voulons continuer à exister, à mélanger nos savoirs à travers le vivant.

Nous nous sommes unis aux syndicats d'artistes (CGT spectacle) qui défendent les intermittents du spectacle mais aussi les saisonniers et les travailleurs pour qu'ils puissent continuer à vivre de leur métier. Nous refusons l'insupportable précarité qui s'abat sur tous ceux et celles qui vivent de l'art allant jusqu'à les contraindre à changer de métier...

Ensemble nous unissons notre Rage de l'Art pour jouer sur les pavés de la ville de Guingamp."

GARE...

TEXTE DE MAELLE MAYS / ZOU

Artiste – pédagogue de rue

"A la gare de Montpellier Sud, il y a des portes automatiques dans le hall. Elles permettent d'accéder aux différents quais si tant est qu'on présente le QRCode de son billet préalablement acheté. Ça évite les fraudes. Mais en réalité ça évite bien plus que ça.

Ça évite les adieux – ou les retrouvailles - sur le quai. Les effusions dues au trafic humain en tout genre n'ont plus droit de cité à la gare de Sud Montpellier. En découvrant ça aujourd'hui, je suis remplie d'une tristesse infinie, et par conséquent inconsolable. Personne ne m'accompagnait à mon train aujourd'hui. D'ailleurs, la plupart du temps, je me rends seule dans les gares que j'arpente. Mais justement. Les adieux enamorachés, les au-revoir qui concluent des moments joyeux, les séparations pleines de promesses de se retrouver au plus vite, tout ça vu depuis ma fenêtre de train me faisaient oublier que de mon départ à moi, personne ne se souciait. Je regardais, ébahie par tant d'amour, les mains qui s'agitaient quand le train s'ébranlait. Je m'émouvais de celui qui ne pouvait s'empêcher de courir jusqu'au bout du quai, pour jouir jusqu'à l'ultime de la vue de l'être aimé.e. Quelle que soit la forme de cet amour.

[J'ai toujours adoré courir à côté des trains qui emmenaient loin de moi ceux qui m'étaient cher.e.s. Comme pour leur dire « je pars un peu avec toi », « on ne se quitte pas vraiment ».]

Ça rend les voyages légers de se savoir aimé.e. On n'a plus peur de parcourir le monde, de risquer de le découvrir, de s'abandonner à l'inconnu, quand on a la conviction profonde que quelqu'un.e, quelque part, nous aime et saura toujours nous recevoir.

Et puis à l'arrivée. Personne ne m'attend jamais à l'arrivée des trains qui me portent. J'en prends souvent pourtant. Et j'adorerai voir une paire de bras s'ouvrir à ma vue, là-bas, au bout du quai. Mais jusqu'à présent, ça ne m'avait jamais rendue triste puisque d'autres le vivaient, là-ici, juste à mes côtés. Puisqu'à chaque arrivée en gare, il y avait son lot d'effusions décomplexées, impudiques et débordées. Et voir tant de joie, tant d'amour autour de moi rendaient mes arrivées délicieuses d'espoir en l'humanité.

Mais aujourd'hui, à la gare du sud de Montpellier, on a tué l'amour. On a tué la joie. On a tué les retrouvailles. Comme si un certain virus ne s'en chargeait pas déjà. Comme si nos dirigeant.e.s ne s'en délectaient pas déjà.

Aujourd'hui, je reprends le train pour la première fois depuis des mois et mon cœur vient de se briser en tant de morceaux. Ces portillons automatisés, à la lumière néonesque et à l'ambiance gelée, ces portillons m'ont rappelé violemment que personne ne m'accompagnait au départ, que personne ne m'attendrait à l'arrivée, que désormais les voyages ne se feraient plus par plaisir mais uniquement par nécessité. Comme dans « métier nécessaire ». « Métier essentiel ».

Et puis, une fois seule à ma place, alors que je scrute un quai vide d'âmes tentant de réunir mes éclats de cœur, une annonce à la voix métallique retentit dans le train pour nous faire la liste de toutes les interdictions et de toutes les amendes encourables selon si l'on fait ci, ou si l'on ne fait pas ça. Après qu'on ait bien toustes flippé, la voix nous souhaite du bout des lèvres un bon voyage. Mais quel bon voyage peut-on passer sans amour ??? Le train revêt alors ses plus affreuses connotations : le bétail qu'on emmène à l'abattoir, les humain.e.s qu'on renvoie chez elleux ou qu'on fait disparaître, les cargaisons absurdes et les armements secrets.

Et au-delà du massacre de l'amour (qui est en soi un crime contre l'humanité), ces portillons tuent à bout portant la spontanéité, l'improvisation, le goût du moment dernier – donc du moment présent qui n'est jamais qu'une succession infinie de derniers moments. Parce qu'avec ces passerelles radardisées, plus moyen, jamais, de monter à bord d'un train sans l'avoir réservé. Sans l'avoir prévu, prémédité, organisé. Combien de trains ai-je payé une fois à bord ? Parce qu'une heure avant, l'idée d'en prendre un n'était même pas en prémisse dans ma tête. Et ces destinations inconnues qu'on découvre à l'arrivée, juste parce qu'on a sauté dans le premier qui partait sans savoir où. Parce que ce qui importait c'était d'abord le départ. Et que l'arrivée n'était qu'une conséquence hasardeuse d'un mouvement de nécessité : partir.

La gare de Montpellier Sud a tué le surgissement. Elle revendique la dissolution absolue de tout ce qui peut s'apparenter à une fulgurance. La gare de Montpellier Sud n'a même pas de piano. La gare de Montpellier Sud a un message clair à nous faire passer. Et moi, du fin fond de mon siège à grande vitesse, du fin fond de mon cœur déchiqueté, je me demande qui a conçu la gare de Montpellier Sud. Qui a tellement manqué d'amour dans sa vie pour vouloir à ce point en priver le reste du pays ?"

LE CORPS 'COVID-COMPATIBLE'

TEXTE DE RAPHAELLE BOUVIER

Artiste – pédagogue de rue

Je commence ce texte en rentrant de courses à hyper u, avec le sentiment de tourner en rond comme un poisson rouge dans son bocal, en plus la musique que diffuse FIP depuis ce matin me semble fade, ma cuisine est infestée de moucherons parce que je n'ai pas le temps de faire la vaisselle comme je voudrais et mon compagnon non plus, dehors il fait du vent et du soleil, mais poisson rouge bocal quand même. Je laisse mon masque dans ma voiture, j'utilise le même masque jetable jusqu'à ce qu'il soit trop noir et que je finisse par le foutre à la poubelle au bout d'un mois ou deux. Enfin, ça c'était avant, jusqu'à ce que j'entende au JT de France 2 qu'on pouvait laver jusqu'à 20 fois les masques jetables, et que même ils étaient peut-être encore plus efficaces après lavage. Je n'ai pas encore essayé.

J'habite dans un tout petit village, 60 habitants, dans lequel tout le monde se balade sans masque. A part le maire qui fait bonne figure (surtout que c'est pas vraiment la fête avec son conseil municipal en ce moment mais ça c'est une autre histoire), et puis aussi Mr Bouteloup qui est vieux et très légaliste et qui marche en se tenant les mains derrière le dos comme un surveillant d'école primaire des années 50.

C'est peut-être à cause de l'habitude de ne pas mettre de masque en sortant de chez moi que je commence tout juste, depuis le mois d'octobre je dirais, à ne plus oublier mon masque quand je sors de ma voiture, pour entrer par exemple dans une boulangerie. Avant c'était systématique, j'oubliais 100% du temps. Et je devais retourner à ma voiture quand la boulangère me rabrouait.

Je ne sais pas si c'était bon signe, si ça voulait dire que mon cerveau n'était pas encore traumatisé de cette contrainte, qu'il se sentait encore libre du masque dans sa représentation de lui-même, qu'il n'avait pas intégré cette nouvelle contrainte censément temporaire comme une nouvelle norme normale. Je ne sais pas. Je ne sais plus. Plus personne ne sait plus trop rien, je crois.

NOUS AVONS BESOIN LES UNS DES AUTRES

TEXTE DE ANONYME

Glané sur le site Reinfocovid

« A travers les carreaux de sa fenêtre, il observe les allées et venues des gens. Son regard lointain est encore imprégné des images de la télé et dans sa tête résonne la voix des intervenants du journal télévisé. La situation est gravissime. Des virus, des variants, pleuvent sur la ville, sur le pays, à cause d'imbéciles qui ne respectent pas les consignes. Son cœur se soulève et sa bouche s'emplit du goût amer de la haine à l'encontre de ces crétins qui par pur égoïsme sèment le danger et la mort. Sueur froide. La mort, il la sent, dans son dos. Ce matin encore, alors qu'il promenait son chien à 6 heures du matin sur la place de l'Esplanade déserte, il a croisé un de ces malfaiteurs, criminels, sans masque. Sa gorge s'est serrée. Les yeux exorbités, il a vainement cherché l'air qui lui manquait, à travers son masque de papier. Il a fouillé sa poche pour trouver son smartphone, mais il était déjà trop tard pour faire une photo. L'individu avait disparu. Comme tous les traîtres de son espèce, il doit longer les murs, et disparaître le jour venu. Comme un rat. Comme un cafard.

Ce n'est pourtant pas compliqué de respecter les règles, marmonne-t-il. Demain, il ira se faire tester. Les jambes en coton, il abandonne son affût, et se dirige vers son ordinateur. Abonné à plusieurs journaux, il fait le tour des infos. On n'y parle que d'aggravation de la situation, de drame mondial. On n'espère pas de retour à la normale avant longtemps. Les larmes lui montent aux yeux. Il doit faire quelque chose. Traquer les malades mentaux qui propagent la maladie, la mort. A commencer par le concierge qui sort ses poubelles sans masque. Il cherche le numéro de téléphone du poste de police et le rentre dans ses contacts. Il sourit. Quel soulagement ! Finalement, être un héros n'est pas si compliqué. Dans la foulée, il ouvre un fichier Word où il notera tous ses exploits. Peut-être un jour, il osera le proposer à un éditeur. Ses petits-enfants seront fiers de lui. Il aura sauvé la France. »

Parfois on pourrait penser que nous ne sommes pas en guerre contre un virus, mais contre nous-mêmes, citoyens. Dressés les uns contre les autres. Les gendarmes et les policiers sont submergés d'appels de délateurs. Lorsqu'il s'agit de dénoncer la violence ordinaire, il faut bien le reconnaître : il y a bien moins de monde qui se bouscule au portillon. Or, tous ces délateurs, si nombreux, si attentifs à la santé publique, n'agissent que dans leur propre intérêt, par instinct de survie. Et parce que ça leur permet d'évacuer ce trop-plein de haine et de frustration dans un monde devenu froid, si peu romanesque.

Mais tous autant que nous sommes avons contracté une addiction à l'information anxigène. Car elle nous permet de nous sentir encore vivants. Tout comme les nombreux intervenants sur les plateaux de télé y débâtèrent n'importe quoi, nous cherchons tous à combler ce vide qu'a creusé cette crise qui s'éternise. Notre vie, nous l'avons enfermée dans le rectangle d'un écran plat, froid, sans âme. Nos vaines tentatives de tisser un lien virtuel nous épuisent et agissent comme un éteignoir sur la frêle flamme de l'espoir. Etant un être grégaire, l'humain ne peut se sentir rassuré que s'il vit au sein d'un groupe.

Or aujourd'hui même le groupe familial est menacé d'explosion.

Il est temps de se tourner vers le terrain, vers le concret, vers le palpable. Il est temps de prendre en main notre destin. Vraiment. Ces mains qui touchent, qui façonnent, qui enlacent, ne doivent plus servir qu'à taper sur un clavier. Or, nous avons tous des difficultés à renouer avec la réalité car celle-ci nous est présentée comme dangereuse, voire mortelle.

Même si par le biais de nos recherches et réflexions, nous avons compris que cette réalité-là est toute aussi chimérique, la peur a pris le contrôle de nos cerveaux. Nous devons nous réadapter, exactement comme des convalescents.

Tisser ces nouveaux liens va prendre du temps mais cela n'a pas d'importance. Chaque jour un petit pas vers l'autre et le négatif devient positif. Nous avons la chance de vivre cette période car depuis longtemps nous marchions avec des œillères et nous allions droit dans le mur. Un autre monde se prépare, tout en nuance, en harmonie. Beaucoup d'opportunités s'offrent à nous. Entre décroissance et croissance, il y a la troisième voie, celle du bon sens.

Durant des milliards d'années, la nature a commis d'innombrables erreurs, mais jamais elle n'a cessé d'innover, d'avancer, de se tromper, jusqu'à parvenir à cet équilibre qui nous a permis d'exister.

Notre passage sur terre est éphémère, profitons-en. N'ayons pas honte de nos erreurs, elles sont autant d'expériences qui nous aident à évoluer, à comprendre, à rebondir. L'arbre s'occupe de son environnement parce qu'il sait pertinemment que s'il le néglige, c'est lui qui va en pâtir.

C'est ça, l'équilibre.

Ce vivre ensemble est nécessaire, indispensable. Nous avons besoin les uns des autres, tout comme les fibres du chanvre que l'on tresse pour former un lien, une corde solide.